



Gérard Cartier

Mémoires de Casanova

L'été sans fin de Franc Nichele
(La Castor Astral, 2014)

Il y a une longue tradition du poème de voyage, au moins depuis les romantiques ; bien peu de poètes qui n'y sacrifient un jour ou l'autre ; certains en font même leur moyen d'expression quasi-exclusif, dans la tradition de Cendrars – Jean-Claude Caër par exemple, parmi les contemporains. Presque toutes ces œuvres se présentent comme autobiographiques ; on ne se rend compte que plus tard qu'elles doivent parfois beaucoup à l'imagination, à l'image du fameux voyage en transsibérien du commis-joailler Sauser. Ici, c'est le contraire, un recueil de poèmes qui se présente comme une fiction, suivant le dispositif classique du manuscrit retrouvé : celui d'un certain Michel Brume (Brume !). Une petite cinquantaine de poèmes « sélectionnés » parmi ceux que celui-ci aurait écrits entre 1972 et 2005, fruits de toute une vie de pérégrinations (la moitié du monde ; je cite au hasard : Haïti, Yémen, Inde, Philippines, Russie, etc.) chaque poème « commenté » par un certain Franc Nichele, dont le nom signe le livre.

Franc Nichele, inconnu jusqu'ici en poésie, existe vraiment, on peut le constater en furetant sur internet, et le peu de biographie qu'on y trouve ne le distingue pas beaucoup de Michel Brume. Lui aussi a sillonné le monde en tous sens, comme reporter pour des magazines spécialisés et des éditeurs de guides de voyage, et les dates semées dans les pages ne semblent pas incompatibles avec sa propre vie. Ce dispositif romanesque pique d'autant plus l'esprit que les « commentaires », le plus souvent, n'en sont pas : ces annotations, établies à partir du journal intime, et posthume, de Michel Brume, si elles précisent les circonstances des poèmes, y ajoutent une dépense de détails et de considérations (« *Il connut cette Américaine de Saint-Petersburg (Floride) à Huatulco, et non à Veracruz, mensonge géographique saugrenu.* ») qui, mêlant apparemment vérité et malice, en ramifient le sens. Se non è vero, è ben trovato.

Tout ceci ne serait qu'une agacerie si les poèmes laissaient indifférents. Or, il s'en dégage un charme indéniable, qui tient à l'impression de vie qu'on éprouve à les lire. Chacun relate une courte scène – non l'instantané photographique qui sert plus ou moins de modèle à la poésie contemporaine, mais un court-métrage, une action rapide où presque toujours est ménagée une surprise. Si la langue et la prosodie sont d'une grande simplicité, on y trouve souvent des images qui saisissent : « *les corbeaux font une valse disgracieuse, / se posent sur une palme / et insultent la mer.* » ; ou bien : « *Au détour d'un corridor / une volée de saris pépie.* » Et, parfois, on croit entendre la voix traînante et nasillarde de Cendrars :

(...) Après l'averse,
je prends le premier bateau,
tam-tam saccadé du moteur,
macaques joueurs, perroquets siffleurs,
vers un hypothétique bar flottant.
Une télévision en noir et blanc, à batteries,

donne une image floue.
 Une grosse fille de jais et sa petite sœur
 servent de la cachaça tiède
 à des tueurs de caïmans.

Je n'ai encore rien dit du vrai sujet du livre. Des récits de voyage, mais au pays des femmes : un carnet de séductions, le journal d'un homme qui se refuse aux attachements, les mémoires d'un Casanova (« *il n'y a qu'un seul remède à l'ennui : courir le monde et passer sous les jupes des femmes* »). Beaucoup de femmes ici, donc, convoitées, achetées ou séduites, possédées, ou seulement rêvées, beaucoup de conquêtes mercenaires avec deux ou trois amours d'une vie, des vierges (« *Maladroitement, elle imite mes baisers* ») et des filles d'occasion (« *Elle était dans le verbe / d'une impudeur lamentable* »), installées dans des climats changeants que quelques vers suffisent à suggérer :

TEMOZON

Un scorpion sur le mur
 de cette chambre aux lits en fer forgé,
 toute blanche et d'azulejos.
 Dehors, des jardins suspendus,
 un mur ocre où coulent des fontaines
 aux bouches de griffons.
 Et derrière, la longue cheminée d'usine
 de l'ancienne hacienda.
 Ce palais à l'italienne va à merveille à Gabriela.
 Elle habite ici, secrète
 comme un dieu maya.
 Elle pourrait être vierge
 ou bien
 coucher avec des bouchers d'abattoir.

Ce recueil est, pour le lecteur, une expérience dont il sort troublé. L'amateur de poésie a pris plaisir aux croquis du voyageur. Le curieux de fiction s'est plu au dispositif du livre. Mais on peut héberger un aigre janséniste qui s'insurge contre le don-juanisme maladif de Brume Nichele et sa lapidaire philosophie ; un moraliste que heurte ce dandy draguant au milieu de la misère sans paraître la voir – qui même, à l'occasion, part faite de la ruse et de la provocation, en loue les charmes (« *son architecture, son Malecon sentent la volupté, le vice, la jouvencelle vénale – et c'est pour ça que je l'adore* ») ; et rester indécis, la main en suspens sur le clavier, sans trouver le mot qui nouera tout ceci.